

Témoigner après des attentats : des identités collectives projectives qui oscillent entre repli local et élan national

Testifying after attacks: when projective collective identities oscillate between local withdrawal and national dynamic

Annabelle Seoane

Université de Lorraine, CREM

annabelle.seoane@univ-lorraine.fr

<https://orcid.org/0000-0002-2114-7402>

Abstract

This reflection will focus on a corpus of testimonies collected in Metz a few months after the terrorist attacks on November 13, 2015 in France. We will discuss how the media narratives of these attacks build an internalized representation of a national event among speakers who live 350 km away from the site of these attacks. It emerges a balance between cohesive momentum and local withdrawal, in particular through the involvement and the emotion of citizens. We will show that the distance Lorraine/Paris and its suburbs appears in a polarizing or unifying apprehension. Through the prism of the media consulted, an articulation occurs between projective collective identities and frozen identities of the past.

Keywords: testimonies, collective identity, terrorism, enunciation

1. INTRODUCTION

En juin 2016, dans le cadre du programme transdisciplinaire 13-Novembre¹, 72 entretiens de *témoins* ont été réalisés à Metz. Ce projet porte sur la mémoire comme

¹ Programme sous la direction de D. Peschanski et F. Eustache (porteurs: CNRS, Inserm, HE-SAM Université), financé principalement par le programme des Investissements d'Avenir aujourd'hui France 2030 (ANR-10-EQPX-21-01 Matrice Programme 13-Novembre, site : memoire13novembre.fr). Les entretiens anonymes étudiés ici ont été conduits par des membres rattachés au CREM (UR 3476, Uni-

élément structurel dans les représentations collectives, la construction des identités individuelle et collective à la suite d'un traumatisme national. Il se fonde sur 1000 entretiens réalisés à partir de 2016, à la suite des attentats terroristes survenus à Paris et à Saint-Denis le 13/11/2015. Les entretiens du corpus *messin* ont pour particularité de montrer la manière dont ces témoins messins appréhendent les événements depuis la Lorraine par le prisme des médias.

Leur statut de *témoin* appelle un recadrage : leur récit dispose d'une dimension expérientielle forte, fondatrice de la prise de parole : il authentifie les dires d'un locuteur en se fondant sur son expérience personnelle et sur sa perception des événements (Velcic-Canivez, 2006). L'événement s'en trouve recentré, égocentré, dans les référentiels spatial (à Metz) ou temporel (huit mois après) du locuteur. L'accès à l'événement, lui, s'est opéré de façon synchronique avec les attaques par le biais des médias télévisuels, radiophoniques et/ou numériques, nationaux ou régionaux. Cette médiation interroge le statut même de la parole témoignante de ces « témoins par procuration médiatique » : le média devient « à la fois comme prisme et instance de co-construction » (Chagnoux & Seoane, 2022, p. 169) du trauma collectif.

Pour aborder ces mises en récit sous l'angle de l'identité collective, notre approche en analyse du discours (énonciativiste) prendra en compte l'énoncé dans un contexte co-constructeur de sens. Notre postulat repose sur le fait que la réception des médias participe à la construction d'une mémoire collective par le façonnage de représentations individuelles. Nous porterons notre intérêt sur l'articulation entre des identités collectives projectives et les égo-récits portés par des « je » qui vivent à 350 km du lieu des attaques et qui (se) racontent.

Notre hypothèse pose la construction de l'objet *Paris-Province* dans un continuum qui balance entre deux polarisations : à une extrémité, une polarisation binaire qui tend vers la discontinuité due à la distance géographique, sociologique, symbolique, et, à l'autre extrémité, une polarisation unifiante qui se fonde sur une continuité entre les territoires et relativise au passage la distance géographique : la proximité mise en exergue apparaît du côté des valeurs.

La réflexion s'attachera d'abord à étudier la « distance » Paris-Metz comme objet de cristallisation d'une saisie unifiante des attentats, notamment par le jeu des pronoms personnels utilisés, le paradigme lexical autour de cette « distance » ou de cette « proximité ». Ces deux points de focalisation, loin de s'opposer totalement, font plutôt apparaître l'idée d'un continuum projectif entre l'Est et Paris avec sa banlieue dans le contexte post-attentats. Par l'implication et l'émotion citoyennes que ces attaques terroristes suscitent, l'appréhension polarisante ou bien unifiante d'un continuum identitaire laisse alors apparaître un balancement entre élan cohésif et repli local qui conduit à l'émergence de représentations selon les valeurs, les croyances et les connaissances sous-jacentes aux témoignages.

versité de Lorraine) et réalisés par l'ECPAD (Images de la Défense), ils portent une référence MET0XX et sont archivés dans le cadre du Programme 13-Novembre.

2. LES MÉDIAS CONSOMMÉS ET PROJECTIONS COLLECTIVES

Tous les récits commencent par signaler les réactions de stupeur, de sidération, d'incredulité, des émotions telles que la colère, la tristesse, l'empathie, l'« atmosphère de plomb », l'« état de guerre ». Les médias fixateurs d'images et de facteurs d'amplification (« images médiatiques choc ») forgent puis s'ancrent aussi « dans une mémoire collective qui réunit les valeurs mise en images et les créations d'images figuratives d'une communauté et de son système de valeurs » (Chagnoux & Seoane, 2022, p. 172). Le rapport à ces images figuratives se retrouve dans les frottements entre *JE* et une identité collective, pas toujours bien définie d'ailleurs et dans un rapport de confiance ou bien de défiance envers les médias, dans une forme d'opposition entre le traitement et le fond.

L'exemple (1) montre ainsi une disjonction entre le locuteur qui finit par aller dormir et une entité collective, indistincte, portée par un *ON* à valeur de « référence floue inclusive » (Landragin & Tanguy, 2014, p. 106). Ce *ON* répond à une stratégie d'estompage qui évite la prise en charge directe et sans filtre énonciatif par *JE* qui s'efface au profit d'un *ON* aux pourtours variables, à valeur générale ou spécifique.

- (1) « On a tout de suite l'impression que c'est quelque chose d'absolument énorme, bon il est vrai que quand quelqu'un se met à tirer dans une foule dans un concert, on n'imagine pas qu'il va y avoir trois morts quoi » (MET0029).

Dans l'exemple (2), la première occurrence de *ON* réfère à un discours circulant, porté par les médias alors que les valeurs référentielles des *ON* suivants ont une valeur d'assimilation à une identité collective commune, fixée ensuite par *NOUS* et catégorisée « en tant que nation, en tant qu'État dans un conflit » et *JE* s'inclut dans cette identité commune :

- (2) « On a beaucoup dit à l'époque qu'on était en guerre, je crois pas qu'on soit en guerre parce qu'une guerre pour moi, c'est pas ça, on n'est pas non plus sur à mon sens un choc de civilisations. Par contre, nous avons pris des engagements en tant que nation, en tant qu'Etat dans un conflit, nous nous sommes impliqués, d'une certaine manière, dans un conflit, donc par définition nous devenons une cible » (MET0038).

La « malléabilité référentielle » (Fløttum *et al.*, 2007, p. 25) de *ON* permet, au-delà du niveau inter-phrastique, de cerner le positionnement du locuteur dans les groupes référentiels portés par le pronom. Le récepteur est alors livré à deux postures antagoniques possibles : soit il accepte le rôle de réceptacle de ces images, se les approprie et peut même s'y identifier (3), soit il se détache de ce discours environnant : le *JE* se re-singularise pour se dissocier de ce collectif flou qu'il estime lui avoir été imposé (4).

- (3) « J'ai essayé d'imaginer que j'aurais pu me trouver dans une salle de fêtes ou au théâtre de Metz et que quelque chose de similaire arrive. Il faut aussi que depuis que ça s'est passé, si je vais au cinéma, j'essaie de me mettre en bout, parce qu'il y a quelque chose qui traîne en vous et qui vous crée, comment dirais-je? Un sentiment de préservation, donc s'il faut se sauver, il faut qu'on se sauve rapidement, pas qu'on soit pris dans les foules » (MET0030).
- (4) « Ces lieux particuliers qui ont été le théâtre de choses abominables, ça m'appartient pas, même si y en a un certain qui doivent pouvoir se dire ça appartient à la mémoire collective, non, moi je peux pas me l'approprier » (MET0023).

En (3) *JE* tend à se fondre dans un collectif aux contours un peu vagues (« on »), porté par une sorte de nouvel arrière-plan doxique (« il faut qu'on se sauve ») ancré dans une temporalité post-attentats : *aller au cinéma comporte un risque terroriste*, s'enrichissant d'une dimension dialogique. En (4) *JE* autobiographique se trouve impacté par les événements eux-mêmes et les discours médiatiques qui les accompagnent. Il peut être un locuteur actif (réfléchit, prend du recul, reposte des infos ou des images sur les réseaux sociaux) ou passif (« je n'ai pas été pro-actif », « c'était addictif », la sidération fait de lui un réceptacle d'informations et d'images). Selon son implication, il endosse un rôle agentif ou non agentif, voire réflexif, au sens où son discours va refléter incidemment celui de tel ou tel média, ce qui induit un mode de subjectivation indexé sur son positionnement face aux médias. *JE* laisse régulièrement sa place alors à un *ON* plus large qui porte la référence d'un collectif non désigné explicitement mais qui mène à « notre pays » :

- (5) « quand on regarde la grande Histoire en France par exemple, on a traversé des périodes comme ça. Alors on a traversé des périodes difficiles à la Révolution, on s'étré-
pait [...] pour moi, de façon très résumée mais un peu simpliste, on a tout ce qu'il faut pour avoir une crise politique majeure dans notre pays » (MET0061).

Ces témoignages se cristallisent ainsi autour de moments communs dans lesquels les expériences individuelles se transforment en expérience collective : attentats suivis en direct à la télévision ou par les réseaux sociaux, enterrements d'un couple de jeunes messins tués au Bataclan, etc. Cette articulation interroge la posture de celui qui vient là pour témoigner sans pour autant avoir été sur les lieux des attaques et sans apporter d'éclairage factuel nouveau sur les faits : le point de vue et la (re)contextualisation qu'il produit se construisent sur ses représentations préalables, parfois doxiques, parfois stéréotypiques et sur les valeurs qu'il met en avant, explicitement ou non.

Ces valeurs, on y reviendra, sont inférées au moins en partie par la notion de groupe et particulièrement dans le rapport qu'entretiennent les groupes sociaux avec leurs espaces (Halbwachs, 1950, p. 144) par lequel il développe sa propre focale sur les événements. Dans ce corpus, différents « groupes » sont tour à tour convoqués : les

messins/lorrains, les ruraux/les villageois, les Français, les Occidentaux, par cercles territoriaux concentriques, et d'autres groupes socio-professionnels ou sociologiques, mis en avant sous le coup des émotions, peuvent se superposer : journalistes, enseignants, étudiants, mères, etc. L'identité du locuteur s'inscrit dans ces endogroupes mobilisés en fonction du paramétrage énonciatif et argumentatif. Abordons à présent comment émerge, dans notre étude *ad hoc*, une appréhension polarisante ou bien unifiante du témoin qui se situe « loin » de l'épicentre des attaques.

3. UNE APPRÉHENSION POLARISANTE

L'appréhension polarisante du continuum Metz/Lorraine – Paris/Ile-de France se met en place par des modes de construction discursifs de la « distance » Paris-Metz, puis d'une focale régionale à travers la création d'un endogroupe local parfois stéréotypique.

3.1. LA CONSTRUCTION DE LA « DISTANCE » PARIS-METZ

En dressant en objet de réflexion cette distance, il s'agit de montrer ce qui s'élabore du point de vue des représentations derrière les termes polysémiques de « distance » et « proximité » répondant à un emboîtement d'univers et à un certain ordonnancement du monde par le locuteur-témoin. L'extrait suivant permettra d'apporter un premier éclairage.

- (6) « J'étais pas à Paris mais on l'a vécu quand même, on l'a vécu à distance, à notre façon en fait, on a essayé de poser des mots, de verbaliser et puis quand on s'est rendu compte que les mots ne venaient plus, on s'est dit qu'il était temps de rentrer chez nous. On était, on était choqué. On se sentait solidaire aussi parce que, vous n'êtes pas sans savoir que les gens qui ont perdu la vie, sont notre génération, ce sont des jeunes comme moi » (MET0083).

Ici, le locuteur se situe d'abord temporellement, spatialement et énonciativement par un *JE* autobiographique puis par un *ON* de référence inclusive sous-déterminée. Le lien d'inclusion aux événements se construit phrastiquement sur une concession (« mais on l'a vécu quand même »). Cette première référence à une identité collective floue est ensuite précisée par « notre génération », « ce sont des jeunes ». La « distance » géographique et le prisme médiatique qu'elle engage alors se trouve contrebalancée par un sentiment de solidarité générationnelle. L'extrait souligne le lien qui combine empathie et distance géographique entre Metz et Paris. La composante émotionnelle mise en place par l'adverbe « quand même » repose sur un interdiscours (consensuel, paraphrasable par l'énoncé proverbial *loin des yeux loin du cœur*) et amorce une dynamique dialogique par laquelle s'esquisse un métadiscours. Le locu-

teur revient sur son propre dire pour le reformuler et souligner son degré de concernement (Truc, 2016) et de compassion avec les concitoyens victimes. Il mobilise à la fois le facteur émotionnel (le pathos aristotélicien), l'interdiscours circulant, qu'il se fonde sur un discours médiatique, un arrière-plan doxique ou un bon sens partagé (topos) et enfin sur la représentation que le locuteur-témoin se forge au fil du récit (ethos), par un parti-pris très personnel ou bien par une convergence vers une identité générationnelle, territoriale, communautaire.

Dans ces discours surgissent alors des représentations stéréotypiques de Paris par la Province qui contribue à fixer certaines auto-projections en discours. À l'instar du Paris du XIX^{ème} siècle décrit par Pernot (1994, p. 107), la distance avec les Parisiens, géographique mais aussi celle des *habitus*, au sens bourdieusien, se met en discours notamment par la propension à y localiser tous les risques et les peurs : les angoisses se circonscrivent à certains lieux, Paris, capitale culturelle, forte densité démographique, mais également les banlieues, et plus largement les grandes villes.

Le bornage des dangers à un lieu se fonde sur une assise stéréotypique, ancrée dans un déjà-là partagé. L'argument fait autorité si bien que, par opposition, Metz apparaît comme « un endroit paisible », « relativement calme », où l'on ne se sent « pas du tout en insécurité ». La « province » est décrite comme un cadre de vie relativement « préservé », « protégé ». Paris semble alors « loin », géographiquement et affectivement, et entre en décalage avec un *NOUS* référent à la province :

(7) « on vit dans une société, Metz est une ville qui est relativement calme, on peut pas dire qu'elle soit très traversée par des des perturbations importantes » (MET0050).

(8) « j'ai repris un cours de vie normal. Je suis pas parisien, je suis lorrain et du coup, c'est vrai que ça paraît loin de nous tout ça. [...] Ca peut arriver en province, ça peut arriver n'importe où, mais je pense que Paris est plus susceptible d'être touchée quand même » (MET0048).

Ainsi, à la dichotomie Paris vs. la province se superpose régulièrement la dualité stéréotypée Paris vs. la campagne, petite ville ou village :

(9) « Nous, on est au calme, on est dans un petit village où il y a quinze habitants donc on dit ils viendront pas ils viendront pas là » (MET0071).

Ces représentations prédiscursives fonctionnent en *topoi*, des lieux communs qui vont structurer et donner du sens au discours en s'érigeant potentiellement en types d'arguments (Plantin, 2016, p. 575). Le topos inférentiel sous-jacent serait : *si Paris a plus d'activités, Paris attire plus de monde, alors Paris concentre plus de risques, donc plus de peurs*. À contrario, le schème logique serait le suivant : *si moi j'habite un village/Metz, alors je ne crains rien ou pas grand-chose, donc pas de raisons d'avoir spécialement peur au quotidien*.

3.2. LA FOCALÉ MESSINE : CRÉATION D'UN SOUS-GROUPE

Ces attentats, désignés parfois d'« événements parisiens », font émerger une focale non parisienne, ici messine, soulignant la territorialité des enjeux dont certains éléments significatifs sont régulièrement invoqués : commémorations et cérémonies d'hommages ou enterrements de Marie Lausch et Mathias Dymarski, le couple originaires de la périphérie de Metz et tués au Bataclan, fait particulièrement relayé au niveau local :

- (10) « Les jeunes Messins qui ont été tués, il me semble qu'il y avait la grand-mère qui était là à la messe. Même si on les connaît pas personnellement, on est tous touchés par tous les parcours, ça fait partie de nous » (MET0079).
- (11) « On a compté nos morts, on a essayé de faire un deuil, autant que faire se pouvait [...] je suis allée à la messe à Sainte-Thérèse à Metz où il y a donc deux jeunes Messins qui étaient morts. Et on est arrivé dans l'église, il y avait deux mille personnes » (MET0084).

Ce couple est souvent évoqué sous les désignations de : « Marie et Mathias » et, de façon plus récurrente, « les deux jeunes Messins ». Leurs noms sont mis en retrait par rapport au fait d'être messins : « on est tous touchés », « notre histoire, notre territoire » (MET0052). La proximité se fonde sur une base géographique et affective également, avec, en filigrane, une dimension identitaire. L'ancrage dans cette identité territoriale renforce le lien émotionnel : « [ça m'a semblé] concret parce que c'est, ils ne sont plus anonymes » (MET0082). L'adjectif classifiant « messins » permet de catégoriser le référent en ajoutant un trait toponymique, en tant qu'adjectif dérivé d'un nom de ville, il peut revêtir une fonction d'inclusion, par extension ou par intention (relation de synecdoque). Ces adjectifs sont catégorisants et délimitateurs d'une sous-partie : il se crée un sous-ensemble au sein d'une unité topographique. La mention du quotidien régional *Le Républicain Lorrain* chez un quart des locuteurs renforce du reste cet ancrage dans une territorialité forte.

En fonction de son vécu expérientiel, le locuteur peut s'insérer dans différents cercles d'appartenances, concentriques, et aux frontières mouvantes porté par des *NOUS/ON* dont l'indistinction référentielle contribue à créer de la cohésion pragma-sémantique. Au fil de chaque témoignage, ces identités projectives évoluent. Cette vision bipartite du monde se nuance notamment lorsque le locuteur a habité lui-même à Paris, même si son ancrage territorial messin demeure important. Il se montre à la fois « surdéterminé » et « contraint » par les discours circulants dans l'espace médiatique, régulateurs d'espaces discursifs collectifs, et en même temps, il reste « libre de s'individuer » (Koren & Paissa, 2020).

4. UNE APPRÉHENSION UNIFIANTE

À l'appréhension polarisante du continuum symbolique Paris-Metz répond une appréhension unifiante par la mise en récit d'un risque partagé et une identification aux victimes, puis d'une implication citoyenne.

4.1. UN RISQUE PARTAGÉ ET UNE IDENTIFICATION AUX VICTIMES

La connaissance des quartiers de la capitale crée une certaine ambivalence dans cette distance. Bien que la région soit considérée comme « protégée », il subsiste la forte appréciation d'une universalité du risque et ce risque partagé s'érige en une sorte de principe de réalité, qui se fonderait sur le topos argumentatif de l'« on est en sécurité nulle part » (MET0023). L'ancrage dans cette territorialité rend compte d'une distance géographique qui ne s'avère toutefois ni symbolique, ni identitaire. Les nombreuses tournures concessives (« quand même », « même si » ou « mais ») montrent le renversement de certains lieux communs, qui tiennent d'une doxa (et fonctionnent en *topoi*) : le locuteur se fonde sur le *topos* pré-discursif que la distance géographique engagerait une distanciation affective et sur le topos d'une empathie/une tristesse fondée sur la connaissance des victimes ou des lieux : « J'ai été touchée quand même énormément », « mais ça n'empêche que... », « Même si on est à trois cents kilomètres... »

Si la distance s'entend comme l'éloignement entre les deux villes, l'« angoisse » est partagée et l'ambiance est décrite comme lourde (« une chape de plomb », MET0062), parce qu'« il y a toujours un risque ». Les locuteurs messins reviennent ainsi sur les conséquences locales subies après les attentats, et la plus visible est celle de la présence policière au marché de Noël ou les barrages policiers sur un rond point à la campagne le lendemain des attentats : « Quand on est allé au marché de Noël en décembre à Metz y avait beaucoup de policiers... je trouve que même pour les enfants, c'était angoissant » (MET0034), « une sensation de d'insécurité aussi, que je ressens, même chez nous à Metz » (MET0047).

L'adverbe « même » utilisé fréquemment pour expliciter les répercussions locales et renforcer l'idée que Metz n'en a pas été épargnée (« ben même ici, quoi », « même chez nous à Metz », « ben même ici quoi », « même les concerts à l'Arsenal je veux pas y aller ») souligne que l'énoncé comporte au moins un élément présupposé, constitutif du sens de l'acte d'énonciation (Anscombe, 1973, p. 54) : chaque énoncé construit sur le schème « même à Metz » contient deux inférences : 1) il existe un risque ailleurs, à Paris, ou ailleurs dans le monde, comme au Moyen-Orient ; 2) Metz est une ville où on ne s'attendrait pas à la présence policière ou l'existence d'une menace terroriste. Cette notion de présupposition engage l'énonciation dans une orientation argumentative : il s'agit de poser une assertion malgré ce qui pourrait sembler une incongruité apparente.

L'identification affective aux victimes se fonde dans une instance collective plus large, un *NOUS* qui réfère à « la masse » de « la France », « au peuple français ». Ce passage s'opère par le glissement d'un *JE* ancré dans l'expérience vécue et les émotions ressenties vers un *ON* à valeur inclusive (« on est sidéré », « on est optimiste, on y croit ») qui ouvre alors l'énonciation individuelle à une énonciation collective. Le locuteur porté par *JE* devient le témoin non des attentats directs mais du ressenti de la nation française : la distance géographique n'infère alors pas de distanciation mais un sentiment d'« impuissance » et « besoin d'agir », d'« aider » (MET0066, MET0042). Si la « distance », le fait d'être « loin » empêche de « faire », elle n'entrave en rien la solidarité et l'identification aux victimes (MET0089) :

- (12) « Un sentiment d'impuissance, je pense, parce qu'on est loin [...] on se dit oui ça pouvait peut-être même à Metz, ça pouvait être ça pouvait être ailleurs, ça pouvait être dans le train, ça pouvait être partout (MET0042).

La question de la territorialité et de l'identification s'élargit ainsi au territoire national, « chez nous », en « France » (MET0041), « nous, tous les Français » (MET0032) par opposition aux « gens qui sont prêts à tuer ».

- (13) « Là je me suis dit, il y a vraiment des gens qui sont prêts à tuer et prêts à mourir pour tuer chez nous quoi, et en fait j'ai été assez bousculée par ce constat » (MET0041).
- (14) « Mais nous-mêmes Occidentaux, on s'est peut-être trompé en mettant tout ça sur le dos de la religion et on en prenant des partis en disant ils sont chrétiens ou catholiques ou musulmans ou untel » (MET0079).
- (15) « Je transposais beaucoup, j'aurais pu être au Bataclan. Mais les amis... Donc c'était un drame, finalement, je pense qui a qui a été qui a touché individuellement les centaines de morts là, c'était des morts, je dirais pas de notre entourage mais c'est voilà c'était des frères humains en fait. Oui, on est une cible potentielle » (MET0063).

Ce *NOUS* inclusif peut s'étendre dans sa référence au monde occidental ou même référer à des traits d'humanité, ce qui renforce le renversement de la distance géographique. Les cercles concentriques font la bascule de *Messins* à *Français* puis à *Occidentaux* pour finir comme « frères humains » (15).

4.2. UNE IMPLICATION CITOYENNE

L'adverbe « loin » et les noms de « distance » ou de « proximité » ne relèvent donc pas d'une acception exclusivement géographique, ils engagent à différents égards le locuteur dans l'intégration des événements dans son quotidien et dans sa vision du

monde post-attentats. L'exemple (16) illustre comment l'éloignement spatial peut déboucher sur une implication citoyenne. Le topos *je suis loin donc ça ne me touche pas* est renversé par la locution « et en même temps » qui fait coexister les deux polarités, clivante et unifiante, si bien que le locuteur en arrive à relativiser la distance Metz-Paris (« étant donné que finalement on n'est pas loin de Paris ») :

- (16) « Moi j'étais très loin de tout ça, j'étais pas à Paris, je connaissais vraiment personne, donc j'ai vraiment une très grande distance avec ça, c'est juste... Et en même temps je suis citoyen français, ça aurait pu être mon frère, ça aurait pu être ma mère, ça aurait pu être n'importe qui [...] J'étais en train de penser justement à la possibilité qu'il puisse y avoir des attentats à Metz, étant donné que finalement on n'est pas loin de Paris » (MET0024).

Cette implication passe par une mobilisation des valeurs : « c'est notre mode de vie qui est visé » (MET0053), « notre façon de vivre, notre choix de société », la démocratie, les libertés fondamentales. Le recours à *NOUS /ON* souligne alors cette fois un positionnement extrêmement cohésif, par opposition à un *ILS* avec ou sans référent explicite (« ils ont tué tout le monde »). Ces pronoms inclusifs du locuteur et des autres Français, Messins ou Franciliens, désignent une seule et même « société organisée », inscrite dans une histoire autour de l'attentat de Charlie Hebdo en 2015, des combats communs, soudée par des valeurs et des aspirations partagées et porteuse d'inquiétudes collectives sur l'avenir du pays, l'unité nationale, à la fois sociale et politique : Or, « l'appel aux valeurs [...] participe lui aussi au cadrage de l'événement, contribuant à en déterminer le sens et à orienter notre réaction à son égard. Amplifiant en même temps la portée de l'attaque sur le plan symbolique, il permet en outre de faire monter en généralité la cause du pays attaqué » (Truc, 2016, p. 233). L'unité nationale, l'attachement aux valeurs de la République prend le pas sur la question de la territorialité : « c'est vrai que je pense qu'un temps, ça a soudé un petit peu les gens, mais j'ai l'impression que ça se dissipe un petit peu cette cohésion de tous ensemble » (MET0078).

5. RÉFLEXIVITÉ D'UNE IDENTITÉ COLLECTIVE

Les oscillations entre le *JE* du témoin par procuration médiatique et des *NOUS/ON* plus ou moins cohésifs montrent les hésitations qui apparaissent entre un positionnement inscrit dans un collectif et un positionnement individuel. Le rapport Metz/Paris se trouve brouillé dans la trame narrative (Chagnoux & Seoane, 2022) : *ici* ne se construit pas toujours par opposition un là-bas lointain (géographiquement, émotionnellement ou idéologiquement), et en ouvrant la subjectivité autobiographique à un récit configuré d'abord par un dispositif médiatique initiateur. *JE* se pose comme être singulier et comme acteur social qui projette sa propre réflexion sur l'oscillation entre individuation et réflexivité collective.

Derrière la centration apparente sur le *JE* de ces témoignages, émerge un discours traversé par d'autres discours (doxique, circulant, stéréotypique et médiatique), auquel le locuteur adhère ou bien dont il cherche à se distancier. Cette dialogisation intrinsèque, renforcée par les bascules permanentes du *JE* vers *NOUS/ON* permet alors de saisir les attentats comme des événements partagés, ouvert à un espace intersubjectif : le travail médiatique transforme une expérience personnelle d'un locuteur de la région messine qui découvre l'horreur des attaques depuis chez lui en une expérience partagée qui prend toute sa force par le fait qu'elle soit précisément partagée au sein d'un endogroupe qui fait alors communauté.

L'inscription dans le collectif dans lequel le locuteur se projette, les « Français », les « jeunes (français/occidentaux), par opposition à un *ILS* exclu de cette communauté, déclenche soit un rapport interne aux événements, soit un rapport externe selon le positionnement du sujet (distancié ou affecté). Dans beaucoup d'entretiens, ce rapport se verbalise dans une réflexivité complexe face aux médias et selon des endogroupes pas toujours figés au fil de la narration. D'un côté, par des images fortes, des informations en temps réel, des témoignages en direct de victimes ou de témoins présents, l'élan de solidarité envers les victimes directes se consolide et exacerbe un sentiment d'appartenance à un *NOUS* issu d'un « collectif fort » et vertical : la Nation, l'Occident (Maingueneau, 2020, p. 25). L'affirmation de cette identité est construite sur les fondements d'un collectif prototypique idéologique, aux valeurs et finalités communes. D'un autre côté, les médias peuvent inciter à une distanciation envers ce collectif, favorisant le sentiment d'appartenance à des collectifs plus locaux, avec une dynamique de singularisation prégnante, soit selon une projection dans une territorialité, soit selon une posture de défiance envers ces médias.

Ces témoignages présentent ainsi une oscillation entre individuation et agrégation, entre récits personnels et réflexivité d'un *faire-groupe*. Les pronoms *ON/NOUS* tendent à agir en configurateur de l'identité collective labile et mosaïque. Cette identité fonctionne en endogroupes, cimentés par certaines valeurs fédératrices, démocratiques et républicaines. En effet, les médias grand public s'orientent préférentiellement vers la construction de collectifs forts comme la République, la Nation. Cependant, un témoin peut s'identifier au collectif « France » mais peut, lorsqu'il s'agit de risque terroriste ou de l'instauration de l'état d'urgence (avec certaines entraves aux libertés démocratiques qu'il sous-tend) laisser émerger une bipartition intermédiaire en sous-groupes, les Parisiens/ es citoyens *vs.* les Lorrains/les Messins/les ruraux. Il pose alors un endogroupe intégrateur, inclusif, par opposition à un exogroupe, excluant.

Dans la continuité de Koren et Paissa (2020, pp. 18-19), nous avons pu observer qu'il s'exerce ici, par le prisme des médias consultés, une articulation entre des identités collectives « de type virtuel et projectif » et les « identités figées du passé », ce qui favorise l'émergence d'« identités collectives » « mises en récit ou en scène [qui] tendent davantage au figement » et donc à la stabilisation. L'interface entre un drame collectif situé dans un ailleurs et l'appropriation par un regard médié met en évidence

« l'interdépendance des instances singulière et collective, une corrélation qui caractérise à la fois notre être au monde et notre être dans le langage » (Koren & Paissa, 2020, p. 19). La polyvalence de *JE*, la polysémie de *NOUS* et de *ON* accompagnent l'oscillation entre le moi social et le moi individuel, façonnés par des discours médiatiques omniprésents, qui livrent l'événement mais également jalonnent le rapport à cet événement à mesure qu'il survient et s'énonce. Par le canal du médium qu'il choisit (écran, radio, papier), le *MOI* qui témoigne est alors traversé par d'autres voix, d'autres discours, de journalistes, d'experts, de victimes *in situ*, de familles de victimes, de Parisiens, etc. et par des images et des commentaires métadiscursifs qui en font un *MOI* fondamentalement polyphonique. En cherchant à se singulariser ou, au contraire, à se fondre dans un endogroupe aux contours élastiques, le *MOI* du locuteur se positionne incidemment dans des questionnements identitaires qui le poussent à s'individuer ou non autour d'un collectif fort et de valeurs communes.

6. CONCLUSION : LES TROIS REGISTRES DE PARAMETRAGE

L'appréhension distanciée ou non d'événements traumatiques comme les attentats du 13 Novembre 2015 mobilise une identité complexe qui se met en récit par le réglage d'une « distance » ou d'une « proximité » avec les événements et leur lieu de survenue et s'opère par le paramétrage de trois registres : de l'expérience, du discours et des valeurs.

Le registre de l'expérience sous-tend une identification expérientielle aux lieux, au territoire (régional ou national) (« j'habite un village près de Metz »). Cet ancrage expérientiel peut opérer un brouillage dans l'appréhension de la territorialité : le locuteur a habité Paris pour ses études ou son travail, y va régulièrement pour des motifs culturels ou professionnels, une partie de son cercle d'intimes habite Paris. La binarité de la distance Metz-Paris se trouve alors atténuée. Ce registre repose sur la connaissance de certaines victimes, directes ou indirectes, (Marie et Mathias, Marie Mosser, la galerie des portraits parue dans journal *Le Monde*... : « je ne connaissais pas personnellement de victime mais... »). Il se fonde également sur un vécu émotionnel, intime, par rapport aux événements, l'atmosphère post-attentats, dans la personnalisation des victimes ou dans les émotions que les attentats vont susciter.

Le registre du discours, celui des fondements pré-discursifs s'appuie sur des rouages stéréotypiques qui fonctionnent comme des topoï argumentatifs : topos de la ville comme lieu de concentration des dangers et des peurs, topos de la ville vs. village. Ces rouages apparaissent notamment à travers certaines stratégies concessives, sous-tendant des fondements doxiques, éthiques ou moraux (le bien, le mal, la justice : « ce sont des barbares »), des renvois à une forme d'opinion partagée, de terreau commun. Ces socles supposés partagés répondent à un principe de normativité

(Heinich, 2006, p. 288) et renvoient donc à une relation axiologique au monde et un appel aux valeurs.

Enfin, est mobilisé le registre des valeurs : valeurs citoyennes (sécurité, valeur refuge du chez soi), républicaines (liberté de croyance, d'opinion, d'expression, de mouvement), universelles (solidarité, empathie). Ces valeurs établissent l'identité collective d'une communauté de citoyens selon « *ce à quoi ils tiennent*, qui est aussi, *ce par quoi* ils tiennent ensemble » (Bidet, Quéré & Truc, 2011, p. 60). Ce fondement produit un double effet, c'est un facteur de cohésion fort pour former des endogroupes aux contours extensibles ou, au contraire, deviennent des « jugements de valeurs », clivants et excluants. Cette dimension axiologique affleure dans ces témoignages par l'utilisation, explicite ou latente, de certains « mots-valeurs » :

« Les maîtres-mots (« honneur », « liberté », « solidarité », « respect », « esprit sportif », etc.) ne sont pas que des mots-clés. Ils constituent des garants au nom desquels on s'estime habilité à porter des jugements d'approbation ou de blâme (des jugements de valeur), à justifier une préférence, à prendre position, à agir. Ils servent de médiation entre les participants d'une interaction, qu'ils contribuent à motiver des droits ou des sanctions, à constituer des consensus ou à définir des postures de refus ou de résistance » (Guerrini, 2019, p. 10).

Parce que finalement, dans cette période post-attentats, les valeurs inférées produisent certes des identités collectives projectives qui oscillent entre repli local et élan national, mais elles constituent surtout le terreau d'une résilience, parfois d'une résistance, salutaire pour tous.

BIBLIOGRAPHIE

- Bidet, A., Quéré, L. & Truc, G. (2011). Avant-propos. Ce à quoi nous tenons. In *Ce à quoi nous tenons. Dewey et la formation des valeurs. Introduction à John Dewey* (pp. 5-64). Paris : La Découverte.
- Chagnoux, M. & Seoane A. (2022). « Mon 13 novembre » : de la consultation des médias à la représentation personnelle d'un traumatisme collectif. *Le Temps des Médias*, 38, 156-174. <https://doi.org/10.3917/tdm.038.0156>.
- Guerrini, J.-C. (2019). Les valeurs au cœur du langage. *Recherches & Travaux*, 94. <https://doi.org/10.4000/recherchestravaux.1617>.
- Halbwachs, M. (1994). *Les cadres sociaux de la mémoire* [1925]. Paris : Albin Michel.
- Heinich, N. (2006). La sociologie à l'épreuve des valeurs. *Cahiers internationaux de sociologie*, 121, 287-315. <https://doi.org/10.3917/cis.121.0287>.
- Koren, R. & Paissa, P. (dir.) (2020). *Du singulier au collectif : construction(s) discursive(s) des identités collectives dans les débats publics*. Paris : Lambert Lucas.
- Landragin, F. & Tanguy, N. (2014). Référence et coréférence du pronom indéfini on. *Langages*, 195, 99-115. <https://doi.org/10.3917/lang.195.0099>.
- Maingueneau, D. (2020). JE et identité collective. In R. Koren & P. Paissa (éds.), *Du singulier au collectif : construction(s) discursive(s) des identités collectives dans les débats publics* (pp. 25-38). Paris : Lambert Lucas.
- Pernot, D. (1994). Paris, province pédagogique. *Romantisme*, 83, 107-118.
- Plantin, C. (2016). *Dictionnaire de l'argumentation. Une introduction aux études d'argumentation*. Lyon : ENS Éditions.
- Truc, G. (2016). *Sidérations : une sociologie des attentats*. Paris : PUF.
- Velcic-Canivez, M. (2006). *Prendre à témoin*. Paris : Ophrys, Les chemins du discours.